

ALLEMAND

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

VERSION DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE ET COURT THÈME

Christian HELMREICH, Marielle SILHOUETTE

Coefficient : 3 ; **durée** : 6 heures

Sur les quatorze copies corrigées, 12 ont été notées entre 10 et 18, deux 05 et 08.

Le texte proposé cette année, le début d'*Ophélie* (1920), une nouvelle de Hermann Broch, ne posait pas de problèmes insurmontables de compréhension. Quelques expressions toutefois, comme « der Frack », « der Schund », « der Zwiespalt », « zu etwas ausschlagen », « faseln », « einer Sache (Gen.) gedenken », etc., pouvaient être inconnues et donner lieu à des faux sens. Mais une lecture approfondie et une analyse préalable du texte permettaient de surmonter cet obstacle rapidement. La difficulté majeure de ce texte résidait en fait dans les fameux « petits mots » allemands, vecteurs de la modalisation, les « bloß », « gar », « doch » ainsi que dans l'enchaînement apparemment logique des propositions.

La nouvelle de H. Broch s'ouvre sur une réflexion d'ordre poétologique par laquelle la littérature expose ses rouages et réfléchit ouvertement sur ses modes de fonctionnement. Dès le premier paragraphe, le narrateur justifie le titre de la nouvelle, *Ophélie* et présente son texte comme une variation nouvelle (« dans un nouveau costume ») d'un thème littéraire ancien. Cette réécriture est présentée comme la base même de la littérature. Puis la narration glisse dans le second paragraphe vers des considérations d'ordre climatique, leurs incidences sur l'homme et sa perception du temps de la vie. Le décor est planté sans plus de précision au « nord des Alpes » avant d'être rapproché par association musicale aux paysages de Moravie ou de Bohême. La narration installe le personnage principal féminin (Ophélie) dans le passé, sur le mode répétitif de l'imparfait (« immer wenn ») tout d'abord avant de passer dans le quatrième paragraphe au passé simple (« nun dachte sie... »). Les deux derniers paragraphes sont ensuite consacrés à la rencontre amoureuse où la référence littéraire (Goethe) l'emporte sur la citation musicale (la *Moldau* de Smetana).

L'ancrage de la narration dans les paysages imaginaires de la Bohême et de la Moravie (Mähren) exigeait des candidats une connaissance des équivalents français et une orthographe sûre. Or, beaucoup confondent bohème et Bohême, certains n'ont pas

traduit ces termes, d'autres ont traduit « Böhmen », mais ont laissé « Mähren » en allemand. L'omission, rappelons-le, est aussi lourdement sanctionnée que le contresens et il vaut donc mieux traduire approximativement que ne pas traduire du tout (le titre du texte et de l'œuvre doit également être traduit). Mais il faut aussi bien sûr traduire en fonction de la logique et de la cohérence interne du texte et se demander si des « champs d'avoine » sont une image attendue dans un texte littéraire quand les « champs de blé », « ondoyants » de surcroît (« wogende Weizenfelder »), constituent un véritable *topos*.

Le jury souligne cette année encore la nécessité de réserver au moins vingt minutes à la relecture de la traduction, car trop de candidats émaillent leur travail de nombreuses fautes d'orthographe (*smocking, *chef d'œuvre, *printanière, etc.) ou de grammaire (*que la mort le saisissent), et d'incohérences (*la question pourquoi Ophélie s'est-elle compromise pour Hamlet englobe-t-elle...) qui le desservent lourdement. Comme l'œil a tendance à corriger automatiquement, relire attentivement signifie prendre ses distances par rapport à son propre texte et le considérer comme étranger. Soulignons enfin que *bien* traduire, ce n'est pas traduire *tous* les mots, c'est restituer la totalité des informations lexicales et stylistiques dans un texte idiomatiquement cohérent en français. Un dernier point enfin : il n'est pas possible de proposer sur la copie plusieurs traductions pour un seul et même terme, les candidats doivent faire leur choix. Certaines copies attestent une traduction précipitée, au fil de la plume sans compréhension du texte dans son ensemble. D'autres, en revanche, associent avec bonheur cohérence idiomatique et fluidité stylistique et nous saluons la qualité du travail réalisé.

Le jury propose ci-dessous une lecture traduite de ce texte en intégrant quelques propositions faites par les candidats. S'il fait apparaître plusieurs traductions, contrairement à sa recommandation aux candidats, c'est qu'il a à cœur de souligner le caractère strictement indicatif de ces choix.

Dans le premier paragraphe, le narrateur, présent par le pronom « Wir », affirme que cette histoire en apparence compliquée est en réalité simple comme nous pourrions le constater par la suite, avec étonnement peut-être, en la décomposant en ses différentes parties. En fait, nous ne serons pas étonnés du tout, car nous savons déjà que la littérature vit d'un nombre restreint de problèmes (sujets) d'une extrême simplicité lesquels ne font qu'apparaître au fil du temps dans de nouveaux costumes, Hamlet en frac par exemple. On pourrait même aller jusqu'à dire que l'ensemble des problèmes (sujets) possibles peut être déduit de toute œuvre littéraire, ou du moins des œuvres d'une certaine richesse (mais le narrateur suppose qu'il en va de même pour les ouvrages de piètre qualité). Pour en rester à Hamlet, il y a une quantité formidable de littérature en germe/ potentielle dans la question suivante : pourquoi Ophélie s'est-elle refusée à Hamlet ?

Dans le deuxième paragraphe, « gar » signifie « sans parler » ou « plus encore » (« Au nord des Alpes sans parler/ et plus encore dans le territoire des mers du nord »). « Kostbar » est ici à prendre au plus près de « kosten », donc « palpable », « streichen » peut être traduit par « caresser », « passer », « souffler doucement ». Ce vent parvient à peine à faire bouger (frémir) les feuilles plus sombres et raides déjà comme si elles attendaient le souffle de la mort. Pour les expressions paradoxales de « Unjugendlichkeit seiner Jugend, die Knabenhaftigkeit seiner Reife », le jury a accepté largement toutes les propositions tant qu'elles associaient et variaient les notions d'« âge », de « jeunesse », d'« enfant » (voire « enfantin ») et de « maturité ». On peut donc proposer la traduction suivante : « Et il se peut tout à fait que l'être de l'homme nordique reflète un tel paradoxe (une telle ambivalence), sa jeunesse est âgée, sa maturité celle d'un enfant (l'absence de jeunesse de sa jeunesse, le caractère juvénile de sa maturité), il y a chez lui une oscillation (un balancement/ un va-et-vient) entre sentimentalité et scepticisme qui, chez les Russes, confine à la sagesse ». La fin du paragraphe a été, à juste titre, rendue ainsi : « Ô temps merveilleux entre jeunesse et vieillesse (âge mûr) ! — tu n'as pas ici la force du zénith dont on nous a rebattu les oreilles, mais (tu offres) la possibilité d'évoquer le souvenir du printemps sans regret encore, tout en sachant déjà combien nous allons le pleurer ». Comme le verbe *gedenken* régit le génitif (*einer Sache gedenken*), *des Frühlings* est nécessairement le complément du verbe et ne peut être le complément du substantif *Bedauern* comme on l'a trouvé dans certaines copies.

Le « immer wenn » qui ouvre le troisième paragraphe devait être traduit par « à chaque fois » et il fallait donc, dans la traduction, utiliser l'imparfait de l'indicatif. Le terme de « repräsentativ » signifie « emblématique », la musique de Smetana est *la Moldau* (et non **le* comme certaines copies l'ont proposé) et le nom de ce fleuve emblématique de la Bohême lui paraissait accolé artificiellement à ce morceau de musique populaire et pour ainsi dire parfait, car ses ondulations, même si elles viennent de l'Or du Rhin, lui semblaient une expression naïve et ô combien charmante d'un paysage de Moravie ou de Bohême peut-être, aux champs de blé ondoyants. À la fin du paragraphe, ses pensées sont prisonnières de cette musique comme si elles ne devaient plus jamais s'en défaire (s'en libérer).

La femme, double moderne d'Ophélie, est au début du quatrième paragraphe « mi-amusée, mi-agacée », mais, comme l'indique le « nun » (« alors », « à cet instant précis », « à ce moment-là »), nous sommes désormais dans un temps unique du passé. L'imparfait du paragraphe précédent doit donc faire place au passé simple. La narration se poursuit ainsi sur le mode suivant : « Elle pensa alors que cette rencontre était décidément d'un romantisme bien compliqué et elle eut presque honte d'avoir imposé à son partenaire ce jeu puéril et ce long chemin dans la chaleur de l'après-midi et qu'il se soit laissé faire. Elle eût pourtant été en colère, et à bon droit encore, s'il n'avait pas tenu

son engagement et elle trouva normal qu'il l'attendît déjà. Il était allongé à l'orée du bois, le buste à moitié relevé (appuyé sur ses coudes), savourant visiblement les charmes de ce paysage, et il vint à sa rencontre quand il l'entendit s'approcher.

Ils avaient devant eux une petite heure de marche à travers bois avant d'atteindre le but romantique de leur promenade. Il n'est pas impossible que, pressentant la finalité littéraire de cette excursion, elle eût choisi cette destination, les ruines d'un château fort et un site pittoresque, en référence à la *Nouvelle* de Goethe, car elle s'attendait presque à rencontrer bien réelle (dans la réalité) l'image fantastique de ce paysage qu'elle avait sans cesse à l'esprit quand elle pensait au chef-d'œuvre de Goethe ».

Hermann Broch, *Ophélie. Une nouvelle* (1920)

Pour le thème, le jury note avec plaisir que les candidats ont tenu compte des rapports des dernières années et se félicite des progrès réalisés. Malgré tout, la grammaire est, dans certaines copies, encore très fluctuante, le vocabulaire trop peu développé, et, à quelques exceptions près, les expressions idiomatiques peu connues. Comme dans la version, le titre souvent n'est pas traduit (ce qui équivaut à une omission), les verbes à particule séparable et inséparable sont trop souvent confondus, la conjugaison des verbes forts est parfois fantaisiste, l'auxiliaire du passif (« werden ») ignoré, les prépositions indifféremment suivies du datif et de l'accusatif sans aucun respect des règles. La difficulté majeure pour la plupart des candidats consiste bien dans cette justesse grammaticale que seul un entraînement régulier permettra d'atteindre. Malgré tout, la majorité des copies ont proposé une traduction correcte, voire bonne de ce court entretien de D. Wolton avec Raymond Aron.